

Cahiers de la recherche en éducation

Biographies pour la jeunesse et romans d'aventures au Québec de 1940 à 1960

Françoise Lepage

Volume 3, numéro 3, 1996

Discours institutionnels sur la lecture des jeunes : perspectives diachroniques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017439ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017439ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté d'éducation, Université de Sherbrooke

ISSN

1195-5732 (imprimé)

2371-4999 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lepage, F. (1996). Biographies pour la jeunesse et romans d'aventures au Québec de 1940 à 1960. *Cahiers de la recherche en éducation*, 3(3), 465–480. <https://doi.org/10.7202/1017439ar>

Résumé de l'article

La biographie pour la jeunesse a été un genre florissant au Québec de 1940 à 1960. Faisant suite à une chronologie et à une typologie du genre, l'étude des paratextes auctoriaux qui les accompagnent permet de déceler l'hostilité des clercs biographes envers le littéraire, qu'ils remplacent par un système axiologique centré sur la vérité. La recherche des origines de cette idéologie permet de remonter à Mgr Gaume et à son plus ardent émule québécois, l'abbé Alexis Pelletier. Toutefois, dès les années 1950, sous la pression du goût populaire, la biographie emprunte de plus en plus à des genres plus modernes comme le roman d'aventures ou la bande dessinée.



Biographies pour la jeunesse et romans d'aventures au Québec de 1940 à 1960

Françoise **Lepage**, Université d'Ottawa

Résumé – La biographie pour la jeunesse a été un genre florissant au Québec de 1940 à 1960. Faisant suite à une chronologie et à une typologie du genre, l'étude des paratextes auctoriaux qui les accompagnent permet de déceler l'hostilité des clercs biographes envers le littéraire, qu'ils remplacent par un système axiologique centré sur la vérité. La recherche des origines de cette idéologie permet de remonter à Mgr Gaume et à son plus ardent émule québécois, l'abbé Alexis Pelletier. Toutefois, dès les années 1950, sous la pression du goût populaire, la biographie emprunte de plus en plus à des genres plus modernes comme le roman d'aventures ou la bande dessinée.

Introduction

La biographie pour la jeunesse au Québec n'a encore fait l'objet d'aucune étude d'ensemble bien que le genre biographique, qu'il s'agisse de biographies pour adultes ou de biographies pour jeunes lecteurs, ait connu une vogue extraordinaire au Canada français depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle jusqu'en 1960. Dans son étude sur *Les manuscrits et imprimés religieux au Québec de*

1867 à 1960, Gagnon (1981b) dénombre plus de cinq cents biographies en un peu moins d'un siècle. Ce décompte ne paraît pas excessif si l'on en juge par le nombre de biographies uniquement destinées à la jeunesse. En effet, si l'on se reporte aux titres relevés par Potvin (1981) dans sa bibliographie de la littérature pour la jeunesse, on note, de 1940 à 1960, une augmentation considérable du nombre de biographies pour jeunes lecteurs. Plus de cent titres ont paru pendant ces vingt années (53 dans les années 1940; 57 dans les années 1950) précédant une chute vertigineuse après 1960 (11 titres dans les années 1960 et 2 titres dans les années 1970).

Le présent article¹ apporte une contribution à l'histoire littéraire des écrits destinés à la jeunesse québécoise de 1940 à 1960 et éclaire, par ricochet, les pratiques scolaires puisque lecture, édification morale et formation religieuse apparaissent bien souvent comme indissociables jusqu'à la Révolution tranquille. On s'est efforcé de faire ici ce double travail «d'historisation et d'interprétation» dont parle Clément Moisan,

l'interprétation étant fondée sur l'examen historique des médiations en jeu dans le texte et hors de lui, l'historisation exigeant un procès de sélection et d'évaluation des écrivains et de leurs œuvres (Moisan, 1990, 9).

Le phénomène des biographies pour la jeunesse, florissant au Québec de 1940 à 1960, est particulièrement important si l'on considère la faveur dont il a bénéficié dans les établissements d'enseignement, ce dont témoignent des tirages exceptionnellement élevés. Pour mieux situer cet engouement pour la biographie, on présentera dans un premier temps un essai de chronologie et de typologie du genre. En second lieu, une lecture critique de quelques paratextes auctoriaux qui accompagnent les biographies pour la jeunesse incitera à rechercher les origines historiques et idéologiques du phénomène, et à retracer son évolution. Il ressort en effet que les biographes, qui étaient pour la plupart des religieux, ont été très tôt contraints d'enfreindre les règles stylistiques imposées par l'idéologie ultramontaine et ont adopté des formes plus modernes qui débouchent sur le roman d'aventures.

1 Une partie de cet article a d'abord fait l'objet d'une communication dans le cadre du colloque «Le discours institutionnel sur le livre et la lecture» au congrès de l'ACFAS (Montréal, Université McGill, 15 mai 1996). En outre, il reprend partiellement une étude plus exhaustive sur ce genre littéraire, qui sera publiée dans *Une histoire de la littérature québécoise pour la jeunesse*, actuellement en préparation.

1. Répartition chronologique et typologie des biographies

Jusqu'en 1960, les biographies pour la jeunesse traitent essentiellement de personnages historiques ou religieux.

De 1920 à 1940, les biographies se répartissent à parts égales entre les biographies religieuses (7 titres) et les biographies de personnages historiques (7 titres), auxquelles s'ajoutent les vies d'enfants modèles (5 titres). Ces dernières obtinrent un très vif succès. *Thérèse Gélinas* d'Eugène Nadeau a connu au moins quatre éditions et a dû atteindre un chiffre de vente d'environ quarante mille exemplaires; *Jean Olscamp* de l'abbé Léopold Taillon a été tiré à vingt-cinq mille exemplaires (Gagnon, 1981a, 470); si l'on en croit l'avant-propos d'Émilien Létourneau (1933), c'est par centaines que les maisons d'enseignement ont commandé son livre, *Le petit Jacques*.

De 1941 à 1950, si le total des biographies augmente assez considérablement, les proportions restent à peu près les mêmes, à l'exception des biographies d'enfants, qui diminuent notablement. On compte alors 24 biographies religieuses, 26 biographies historiques et 3 biographies d'enfants exemplaires.

Après 1950, les biographies d'enfants disparaissent complètement. De 1951 à 1959 paraissent une quarantaine de biographies religieuses et 15 biographies historiques. La nouveauté de la décennie est l'apparition d'une biographie de sportif, Louis Cyr, premier indice d'une modernisation des centres d'intérêt et des lectures.

Après 1960, le genre biographique s'éteint graduellement pour faire place aux œuvres de pure imagination. Il réapparaîtra de façon très modeste, et dans un esprit différent, dans les années 1980, avec les albums d'Henriette Major illustrés par Claude Lafortune et, dans les années 1990, avec les biographies romancées publiées aux éditions XYZ.

La biographie est un genre extrêmement malléable qui a revêtu de nombreuses formes : théâtre (*Féerie indienne : Kateri Tekakwitha* de Rina Lasnier, ou *La joie parfaite de Marguerite Bourgeoys* de sœur Sainte-Madeleine-des-Anges), brefs portraits historiques (collection «Gloires nationales» de Guy Laviolette), biographies romancées (*La fiancée du charpentier* de Marie-Antoinette Grégoire-Coupal, ou *La vie inspirée de Jeanne Mance* de Pierre Benoît) et histoires en images

(*Le troubadour d'Assise* de Richer-Marie Beaubien). De plus, on relève une certaine tendance à l'indifférenciation en ce qui concerne le public visé. Certains ouvrages ne présentent pas les caractéristiques habituelles des livres pour jeunes lecteurs (illustrations, mise en pages plus aérée, etc.), ce qui porte à penser que la littérature québécoise pour la jeunesse qui, dans les années 1940 et 1950, était encore bien proche de ses origines, n'a pas pris toutes ses distances par rapport à la littérature populaire dont elle est issue. Le côté didactique des biographies en faisait une lecture recommandée tant par le clergé que par l'institution scolaire, cette distinction visant ici seulement à sous-entendre qu'adultes et enfants étaient pareillement encouragés à s'adonner à ces lectures édifiantes. Compte tenu des chiffres présentés plus haut, il n'est pas excessif de considérer la période de 1940 à 1960 comme une sorte d'apothéose de la biographie et de l'hagiographie.

2. 1940-1960 : apothéose de la biographie

Cette floraison s'explique de diverses façons, mais certainement, en premier lieu, par le projet de société que nourrissaient les élites intellectuelles et religieuses de l'époque. Il s'agissait rien de moins que de constituer une nation, en renforçant le sentiment d'appartenance, et de former un peuple hors du commun en lui proposant d'imiter des héros ou des saints d'humble origine, ayant vécu sur le même sol et ayant surmonté leurs difficultés par leurs efforts personnels. Par leur contemporanéité (Gérard Raymond, Maria Goretti) ou leur proximité géographique ou culturelle (Marguerite Bourgeoys, le frère André), les saints sont mis à la portée des imitateurs, alors que, dans les biographies de héros, les traits humains sont sinon totalement gommés – car il faut bien que le lecteur s'identifie quelque peu au modèle ou se sente des affinités avec lui –, du moins très atténués pour mieux faire ressentir leur valeur exceptionnelle, proche parfois de la sainteté. On a déjà relevé cette tendance à mettre en scène des personnages peu individualisés dans le roman historique des débuts de la littérature pour la jeunesse (Lepage, 1984, 46); elle s'exacerbe dans la biographie pour mieux répondre à sa fonction didactique.

En effet, si les saints sont les intermédiaires de Dieu sur terre, les personnages historiques en sont les instruments. À ce titre, les héros sont investis d'un caractère sacré qui les élève au rang de demi-dieux. Ainsi s'est créée une véritable mythologie dans le sens que donnent aux mythes les sociétés archaïques, c'est-à-dire qu'il s'agit «d'histoires vraies [...], hautement précieuses parce qu'elles sont sacrées, exemplaires et significatives» qui

rappellent continuellement que des événements grandioses ont eu lieu sur la Terre, et que ce «passé glorieux» est en partie récupérable. L'imitation des gestes paradigmatiques a également un aspect positif : le rite force l'homme de [sic] transcender ses limites, l'oblige à se situer auprès des Dieux et des Héros mythiques. Directement ou indirectement, le mythe opère une «élévation» de l'homme (Éliade, 1963, 9 et 178).

Outre cette idéologie issue de la tradition et du désir des élites de donner une mémoire collective à un peuple fortement ébranlé dans ses origines et son identité, l'exemple propice à l'éclosion d'une religion populaire exaltée et exaltante vient aussi de très haut.

La Seconde Guerre mondiale, qui a bouleversé les sociétés et les idéologies des pays européens, tout en contribuant au développement et au progrès technologique, n'a guère modifié la société québécoise. L'afflux de religieux et de religieuses au Québec, d'abord dans le dernier quart du XIX^e siècle, puis au début du XX^e siècle, à la suite de l'adoption en France des lois de 1901 et 1904, a même renforcé le monolithisme idéologique qui règne encore après la guerre. En fait, l'Église catholique nord-américaine sort plus forte et plus unie que jamais de la Seconde Guerre mondiale et son influence s'affirme encore plus péremptoirement qu'avant 1939. La personnalité même du pape Pie XII, les idées qui lui sont chères jouent un rôle important dans ce développement de la biographie et de l'hagiographie. Tout au long de son pontificat et même pendant les années de guerre, Pie XII n'a jamais perdu de vue la nourriture spirituelle du peuple chrétien. Des initiatives comme la valorisation du culte des saints et de la Vierge contribuent à intéresser les chrétiens à ces modèles célestes protecteurs de l'humanité, élevant les esprits, aidant à surmonter les difficultés de la guerre par la foi qu'ils inspirent et par le merveilleux qu'ils introduisent dans la vie quotidienne. Le pontificat de Pie XII a été marqué par un grand nombre de béatifications et de canonisations, activité qui s'est accrue en 1950, proclamé Année sainte. Maria Goretti, Dominique Savio, Marguerite Bourgeoys, Louis Grignon de Montfort firent ainsi leur entrée au panthéon chrétien entre 1947 et 1950. Ce ne sont que quelques exemples plus connus au Québec mais, en 1950, le pape proclame vingt-deux nouveaux saints et quarante-quatre bienheureux (Chélini, 1989, 51 et 68). En comparant la biographie de monseigneur de Laval, écrite par Gosselin, et le témoignage de cet auteur au procès de béatification de l'évêque de Québec, Serge Gagnon (1973, 51-54) a mis en évidence la similitude de contenu de ces deux textes, ce qui confirme l'existence d'une relation directe entre la vague de béatifications et de canonisations et la floraison des hagiographies québécoises.

La troisième raison qui explique l'engouement de l'époque pour la biographie réside dans le fait qu'en tant que genre narratif, elle se prête mieux que toute autre forme d'écriture à la mise en relief d'une cohérence et d'une continuité du vécu, et convient donc à une intention idéologique conservatrice. En effet, si l'histoire vise avant tout à montrer comment le passé peut expliquer le présent, quelles forces se sont ligüées pour amener des changements, lesquels se produisent souvent dans l'incohérence et la discontinuité (Hughson, 1988, 9), la biographie, surtout telle qu'on la concevait dans la première moitié du vingtième siècle², campe des personnages qui sont dès le départ des héros et qui le restent jusqu'à leur mort. Elle reflète ainsi un univers d'une grande cohérence, sans faille depuis les origines et susceptible de le rester pourvu que se perpétuent les valeurs et les comportements proposés en modèle.

La biographie répond également au projet éducatif que nourrissaient les élites à l'égard des jeunes générations : leur faire connaître leur histoire et ceux qui l'ont faite, afin qu'elles en soient fières et que, partageant cette fierté et ces racines communes, elles sachent former un peuple. L'évêque de Trois-Rivières, Mgr Alfred Comtois dit approuver la publication de la collection «Gloires nationales», conçue à l'intention des enfants de l'école élémentaire car, «destinées à faire connaître aux jeunes les héros de notre patrie, ces brochures sont une heureuse contribution à l'éducation nationale qui se donne à l'école (Laviolette, 1943, 2)». Lionel Groulx, pour sa part, accueille ces publications avec enthousiasme : «Enfin! notre jeunesse des écoles aura de quoi apprendre l'Histoire de son pays et se passionner pour elle» (Laviolette, 1943, 2).

La floraison des biographies dans les années 1940 et 1950 s'explique aussi par des motivations économiques et commerciales. Les enseignants et les personnes chargées de la formation des jeunes accueillent chaleureusement, on vient de le voir, ce genre de publications. Bien que la majorité des biographies aient été publiées en volumes indépendants, certains éditeurs soucieux de répondre à la demande de livres instructifs à distribuer en prix ou à utiliser dans les écoles créent des collections entièrement consacrées à ce genre littéraire, telle la collection «Gloires nationales», dont les brochures furent rééditées jusque dans les années 1960 et les tirages fréquemment supérieurs à vingt ou vingt-cinq mille exemplaires.

2 Très proches les unes des autres par leur style apologétique, ces biographies correspondent à la biographie de type «classique», définie par Daniel Madelénat (1984). De ton foncièrement hagiographique, elles ont pour but de «dresser une statue, un modèle, un stéréotype, privilégiant l'«œuvre» au détriment de la «vie».» (Trebitsch, 1985, 205).

Enfin, la valeur morale des biographies en fait une lecture d'édification hautement recommandée. On connaît depuis longtemps l'attitude hostile de l'aile ultramontaine du clergé canadien à l'égard des «mauvais livres» et des «mauvais journaux». On peut en trouver de nombreux exemples dans la littérature pour la jeunesse des origines, que ce soit dans *L'Oiseau bleu* (Lepage, 1978, 29) ou dans certaines préfaces, comme celle de l'abbé Gélinas (1928) qui appelle les enfants lecteurs à se méfier des romans qui «tournent la tête et gâtent le cœur». Nous ne reviendrons pas ici sur l'influence bien connue des ultramontains. Toutefois, leur discours avait tendance à attaquer davantage le fond, le signifié, que les questions de forme. Pourtant, la lecture des paratextes auctoriaux, malheureusement peu nombreux, qui accompagnent certaines biographies pour la jeunesse, laisse pressentir l'existence de prescriptions relatives à l'écriture, dont nous avons essayé de retrouver l'origine.

3. Paratextes auctoriaux et écriture biographique

Dans la préface qu'il rédige pour *La vie gracieuse de Catherine Tekakwitha* de Juliette Lavergne (1934), le père Jean-Charles Beaudin écrit :

Tout cela [il s'agit donc du livre de Juliette Lavergne] est écrit dans un style simple, enjoué, sans phrase, et à la portée de tous.

Dans ce premier exemple, c'est donc avant tout la simplicité du style et du ton qui permet au préfacier de cautionner l'œuvre. Bien que la simplicité puisse être un atout dans un livre destiné à des lecteurs peu expérimentés, cette insistance sur l'absence de ce qui constitue pour notre époque la littérarité d'une œuvre, à savoir justement le style, l'habileté et la beauté de l'écriture, a de quoi surprendre et invite à pousser plus loin l'investigation.

À la même époque, le préfacier de la biographie écrite par Auguste Cadoux (1931), intitulée *Une toute petite sœur des anges, Marthe Sasseville*, qualifie ce livre de «simple et dépourvu de toute préoccupation littéraire». Cette remarque, encore plus directe que dans l'exemple précédent, incite à s'interroger sur la conception que l'on avait alors de la littérature et en quoi l'absence de «toute préoccupation littéraire» pouvait être une qualité si intensément recherchée et soulignée.

La première voix à se faire entendre pour fustiger la recherche formelle en littérature venait de France. Ce fut celle de Mgr Jean-Joseph Gaume, un des plus ardents propagandistes du retour à la sobriété chrétienne dans les lettres. Il reprochait aux lettrés de la Renaissance d'avoir réintroduit en Europe un goût excessif pour les divinités et les héros païens. En 1851, il publie un petit manifeste intitulé *Le ver rongeur des sociétés modernes ou le paganisme dans l'éducation*, qui connut un grand succès dans les milieux ecclésiastiques et catholiques en France et souleva une controverse dont *L'Univers*, le journal de Louis Veuillot, se fit l'écho. Ce ver rongeur, c'est évidemment l'athéisme, et Mgr Gaume propose de remplacer dans les écoles et les collèges l'enseignement fondé sur l'étude de l'Antiquité païenne par un enseignement qui s'appuierait sur les textes fondateurs du christianisme : la Bible, les Évangiles, les écrits des Pères de l'Église, l'histoire des saints, etc. Au Canada, il fallut attendre 1865, c'est-à-dire quatorze ans après la publication du *Ver rongeur*, pour que se déchaîne une véritable polémique, qui dura presque vingt ans (1865-1884), mais connut son paroxysme entre 1865 et 1868. Le principal disciple de Mgr Gaume au Canada, et le plus ardent boutefeu de la querelle qui s'ensuivit, fut l'abbé Alexis Pelletier qui ne publia pas moins de six brochures sur les mérites respectifs des auteurs païens et des auteurs chrétiens.

En ce qui concerne la question de la forme littéraire, Mgr Gaume, dans son manifeste, cite un extrait du romancier anglais Laurence Sterne (1713-1768), qui était aussi pasteur et publiait ses sermons. Sterne oppose «l'éloquence brillante» qui se pare de toutes les astuces de la rhétorique, qui éblouit les pseudo-intellectuels, fausse le jugement et pervertit le goût, aux saintes Écritures dont la grandeur se trouve dans les événements racontés et non dans les mots et les phrases. Les idées exprimées dans les Écritures sont de nature si élevée qu'elles apparaissent sublimes en dépit de la simplicité de leur formulation, pour ne pas dire grâce à elle. Voilà de quoi conforter Mgr Gaume dans la formule lapidaire qui résume sa pensée : «le beau est la splendeur du vrai». Et le polémiste français de développer :

Concluons que la pompe de l'expression, la suavité des nombres et la phrase musicale constituent la plus grande partie des beautés de nos auteurs classiques; tandis que celles de nos Écritures consiste dans la grandeur des choses mêmes [plutôt] que dans celle des mots. Les idées y sont si élevées de leur nature, qu'elles doivent paraître nécessairement sublimes dans leur modeste ajustement : elles brillent à travers les plus faibles et les plus littérales versions de la Bible (Gaume, 1851, 402-403).

Au Québec, Alexis Pelletier (1866) développe à son tour cette idée, en particulier dans sa brochure intitulée *La méthode chrétienne*, dans laquelle il oppose

la langue latine païenne élégante, parfois majestueuse, mais le plus souvent impé-rieuse et hautaine, à la langue latine chrétienne qui se caractérise par «un spiri-tualisme pur, une richesse intarissable dans le fond, sa simplicité et la clarté dans la forme». On retrouve là les termes mêmes des préfaciers des biographies pour la jeunesse antérieures à la Révolution tranquille. L'origine des prises de position antilittéraires qu'expriment ces paratextes de biographies pour la jeunesse semble bien liée au gaumisme car, pour les clercs du milieu du XX^e siècle, l'art, encore et toujours synonyme d'artifice et de mensonge, est à proscrire. À la place laissée vacante après l'expulsion de l'art, on introduit la vérité, valeur on ne peut plus conservatrice qui évite les remises en question de l'ordre établi. Autrement dit, après avoir réglé son compte au roman et à la littérature de divertissement, on constitue une littérature nationale édifiante, où le roman historique, qui embellit et mythifie l'histoire, et la biographie de type hagiographique, occupent une place de choix (Carpentier, 1993).

Une fois précisé ce contexte idéologique, il est plus facile de comprendre certains aspects de la littérature québécoise des origines. On remarque d'ailleurs qu'en ce qui concerne la biographie, les dates concordent en tous points. Le début, au Québec, de la querelle des auteurs chrétiens et des auteurs païens remonte à 1865, et les biographies pour adultes se multiplient à partir de 1867. De plus, cette idéologie, cette esthétique de la vérité, compte encore des adeptes jusque très avant dans le XX^e siècle, en particulier chez les religieux et les religieuses qui ont été les grands producteurs de biographies pour la jeunesse.

Toutefois, tout en voulant demeurer fidèles à la pensée gaumiste, les clercs biographes ne vont pas tarder à se sentir à l'étroit dans ce rigorisme, poussés qu'ils sont tout naturellement par l'engouement populaire pour des héros plus modernes et des formes de présentation nouvelles. Rappelons pour mémoire que *Superman* paraît sur le marché en 1938, *Batman* en 1939, et que les paratextes des biographies que nous étudions font apparaître en filigrane le désir des auteurs québécois de rivaliser avec les héros des bandes dessinées américaines. Ainsi, pour faire obstacle à l'invasion des illustrés américains, le père Richer-Marie Beaubien propose-t-il, en 1953, une biographie de saint François d'Assise en images³. C'est Odette Fumet-Vincent qui réalisera les 230 vignettes, évidemment mono-chromes, de ce livre, dans l'espoir de remporter un combat pourtant perdu d'avance.

3 Il y en aura d'autres du même genre, dont la vie du père Frédéric Janssoone, principal insti-gateur des pèlerinages à Notre-Dame-du-Cap, racontée par Onésime Lamontagne, o.f.m., et mise en images par Maurice Petitdidier (Montréal, Fides, 1959, 32 p.).

Le père Beaubien se veut moderne. Dans l'avant-propos, il présente l'ouvrage en ces termes :

Le véritable réalisme, en apostolat comme en tout domaine, consiste à s'adapter à l'esprit de son temps tout en sauvegardant les principes de la morale. En ce qui concerne les publications en images, si populaires de nos jours, la meilleure attitude à prendre est de substituer aux «comics» détestables, des publications en images de bon goût, honnêtes, saines et vraiment attrayantes (Beaubien, 1953, 5).

On assiste donc à la récupération de formes de présentation modernes à des fins conservatrices, mais aussi à la récupération du contenu, de l'aventure même. Jusqu'alors, le roman d'aventures avait été toléré comme une forme de divertissement futile, sans valeur; mais voilà qu'en ce milieu du XX^e siècle, sous la poussée du goût populaire, les ultramontains récupèrent l'aventure et en font une des caractéristiques essentielles des vies de saints, de missionnaires, de fondateurs et de fondatrices. Nous en donnerons quelques exemples tirés aussi des paratextes auctoriaux.

4. De la biographie au roman d'aventures

Saluant les mérites de la brochure que le frère Achille, plus connu sous le nom de Guy Laviolette, a consacrée à Louis Jolliet, Alexandre Dugré écrit :

Après lecture, on peut dire de la collection «Gloires nationales» ce que la reine Anne d'Autriche disait des aventures du père Jogues : on fait tous les jours des romans de mensonges; en voici un qui est une vérité, où le merveilleux se trouve joint à l'héroïsme le plus admirable. Vos brochures l'emportent infiniment sur les histoires de détectives, comme intérêt; nos jeunes y puiseront donc l'utile et l'agréable (Laviolette, 1945, 2).

On aura remarqué qu'Alexandre Dugré utilise ici le mot «aventures», les «aventures du père Jogues». C'est une concession forcée à la modernité qui se manifeste sous la forme d'un glissement constant de la biographie vers le roman d'aventures. On en rencontre un autre exemple dans la préface du roman de Juliette Lavergne (1934), *La vie gracieuse de Catherine Tekakwitha*. L'abbé Jean-Charles Beaudin, préfacier, interpelle le lecteur en ces termes : «Aimez-vous les romans d'aventures à la Fenimore Cooper...?»; or, il s'agit là encore d'une biographie de sainte qui n'a pas grand-chose en commun avec les œuvres du romancier américain, si ce n'est, vaguement, le cadre de la forêt boréale.

Même les titres de collections entretiennent sciemment cette ambiguïté entre aventures et biographie. Par exemple, à la fin des années 1950, les éditions Fides publiaient une collection intitulée «Aventuriers du ciel», qui était consacrée, non pas, comme on pourrait le croire, aux exploits de l'aéronautique canadienne, mais à des biographies de saints. Ce titre de collection qui évoque l'aventure cache en fait des hagiographies. Par contre, de la fin des années 1940 à la fin des années 1950, l'Apostolat de la Presse à Sherbrooke publie une collection intitulée «Romans missionnaires», qui laisse augurer des histoires de missions, mais qui, en fait, rejoint le plus souvent la tradition du roman d'aventures.

En effet, dans ces romans, l'aventure tient parfois une place plus importante que les missions, au point que, dans certains d'entre eux, on ne rencontre ni missionnaire ni religieux. L'absence ou la fadeur du missionnaire est toutefois compensée par la combativité du personnage adolescent, chrétien convaincu, qui préfère sacrifier sa vie plutôt que de faire la moindre concession sur le plan des croyances ou des pratiques religieuses⁴. Mais on voit tout de même dans ces romans les laïcs tenir le devant de la scène, jusque-là accaparé par les religieux, ce qui correspond d'ailleurs à la réalité sociale qu'expriment les nombreux mouvements d'action catholique des années 1940 et 1950, dans lesquels les laïcs jouent un rôle de plus en plus prépondérant.

Après lecture des meilleurs romans de la collection «Romans missionnaires»⁵ (*Enseveli vivant*, *L'or du Klondyke*, *La caverne sous le lac*), on ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec la série «Bob Morane» de Henri Vernes⁶. La collection québécoise, qui est censée relater des vies de missionnaires partout dans le monde, est très révélatrice de la tension entre modernisme et tradition qui s'exprime par la dérive constante de la biographie vers le roman d'aventures.

4 Tel est le cas de *L'Astuce de Bahadu* (Testore, 1956). Dans ce roman, qui est loin de figurer parmi les meilleurs de C. Testore, ce sont les héros enfants, Jacqueline et Guy, qui remplacent le missionnaire. Prisonniers en Afrique de diverses tribus indigènes, ils font rayonner leur foi dans leur entourage «plein de superstitions sanguinaires et effroyables». Ils sont prêts, en outre, à accepter le martyre et «la couronne splendide des confesseurs du Christ» plutôt que de renier leur foi (p. 43).

5 Trente et un des trente-trois romans de la collection sont l'œuvre d'un auteur qui signe le plus souvent Celestino Testore, mais parfois aussi P. Célestin. Bien que jusqu'à maintenant nous n'ayons pas réussi à identifier l'auteur avec exactitude, il pourrait s'agir d'un jésuite italien, même si, dans ces ouvrages, il n'est pas fait mention de traduction. Les romans de cette collection ont connu un grand succès, comme en témoignent les tirages de dix mille exemplaires et les rééditions pouvant aller jusqu'à trois.

6 La série commence en 1953-1954, mais la vogue des «Bob Morane» atteint son apogée dans la deuxième moitié des années cinquante et dans les années soixante.

Les meilleurs «romans missionnaires» et les biographies quelque peu étoffées contiennent en fait tous les ingrédients du roman d'aventures : vie dans une nature hostile et dans un espace qui défie les forces de tout être humain «ordinaire»; incertitude qui tenaille le héros quant à l'avenir et à l'éventualité de son retour, mais, en même temps, détermination obstinée du personnage principal à réaliser ses objectifs, même au péril de sa vie; lutte avec les animaux sauvages; affrontements avec les peuples autochtones; combats ou poursuites des usurpateurs ou des colonisateurs; enlèvements d'adultes ou d'enfants; recherche des victimes ou des meurtriers; vengeance. En outre, on relève un chassé-croisé constant entre la dénomination des aventures et celles des biographies. Certains titres, comme *Au pays des lions* de Dollard des Ormeaux, laissent augurer un roman d'aventures, alors qu'il s'agit en fait d'une biographie romancée. *Claude l'orphelin*, du même auteur, commence comme un roman d'aventures et se termine par la description d'une vie de missionnaire dans l'Arctique.

Le véritable roman d'aventures n'existe guère, au Québec, avant les années 1950. Les quelques auteurs qui ont abordé ce genre littéraire avant cette date sont le plus souvent originaires de France. On pense à Odette Oliny (*Le talisman du pharaon*, 1923; *Le cheval d'or*, 1950), à Amable Lemoine (*L'œil du Bosphore*, 1946), ou plus récemment, à Lucienne Besson, qui publie ses romans sous le pseudonyme de Clémence (*Chasseurs de castors*, 1957; *Au pays de l'or*, 1958). Quelques Canadiens (George-Alfred Klinck, Michel Chalvin, Michel Pierre, etc.) publieront des romans d'aventures dans les années 1950 et prépareront discrètement la modernité. Toutefois, avant 1950, l'absence de romans d'aventures au sens moderne du terme est compensée par le roman historique des origines, où l'aventure est «aseptisée» par l'objectif qui la sous-tend : conserver les conquêtes françaises dans le Nouveau Monde et maintenir le caractère français de la Nouvelle-France. Puis la biographie prend le relais du roman historique comme substitut du roman d'aventures.

Cette pratique de récupération de l'aventure à des fins idéologiques n'est pas nouvelle. Elle avait déjà été expérimentée par la droite française dans la seconde moitié du XIX^e siècle (donc, tout de même, près d'un siècle plus tôt qu'au Québec). Étudiant la revue publiée par Pierre-Jules Hetzel, *Le Magasin d'éducation et de récréation*, et son attitude devant l'aventure, Roger Bellet écrit :

L'aventure – mot et notion – est redoutable et redoutée. Il faut la brider, la diluer dans la morale [...]. On emprisonne et on apprivoise l'aventure en la projetant dans un univers aseptisé [...]. Le Magasin est une «savante», patiente machinerie de liquidation du roman d'aventures : par noyade fabulatrice, didactique et idéologique (Bellet, 1985, 99-100).

Si la morale prônée en France par *Le Magasin d'éducation et de récréation* est essentiellement familiale, au Québec elle est surtout patriotique et religieuse. L'objectif diffère, mais les moyens sont les mêmes.

Conclusion

Pendant longtemps, au Québec, la poursuite de la vérité comme valeur suprême de l'œuvre écrite a eu deux conséquences : elle a retardé l'accession de la littérature québécoise pour la jeunesse à la modernité et elle a fait de la biographie et du roman historique des substituts du roman d'aventures. Cette récupération de l'aventure est toutefois un procédé commun, en particulier, dans les milieux très conservateurs.

Si la vogue de la biographie dans la littérature québécoise pour la jeunesse des années 1940 et 1950 peut s'expliquer, comme on l'a vu, de diverses façons – édification d'une mythologie, personnalité papale et pratiques religieuses, considérations économiques, pratiques scolaires, conservatisme historique – l'idéologie de la vérité issue du gaumisme est certainement la raison à la fois la moins évidente et la plus profonde. Ce sont les paratextes auctoriaux qui révèlent cette filiation, en particulier par l'indifférence, voire l'hostilité, dont ils témoignent à l'égard du travail littéraire. Telle est la première remarque que l'on peut faire au terme de cette rapide étude de la production biographique pour la jeunesse.

En deuxième lieu, l'évolution même du genre biographique révèle le malaise grandissant des élites vis-à-vis des modifications profondes qui affectent l'écrit et la lecture. L'emprise religieuse sur la culture québécoise de la première moitié du XX^e siècle n'est pas aussi solide qu'on a bien voulu le dire. Le navire fait eau de toutes parts et la littérature pour la jeunesse le montre bien par toutes les concessions que l'élite s'est vue contrainte de faire sous la pression des classes populaires et des jeunes, avides d'accéder à la modernité. Que l'on pense à la récupération de l'imprimé en général et de la bande dessinée en particulier à des fins éducatives et religieuses; à la récupération de l'aventure, qui montre que le livre ne peut plus se limiter à n'être qu'un instrument didactique et que le lecteur entend se divertir, s'évader dans des univers imaginaires. L'évolution socio-culturelle québécoise est faite en grande partie de récupérations successives, comme le montrent, par exemple, les mouvements de jeunesse et, en particulier, le scoutisme, rejeté à l'origine (1908) par l'Église québécoise et récupéré plus tard (à

partir de 1925), ou encore la radio, d'abord considérée comme un divertissement futile et pernicieux, qui sera convertie ultérieurement en un formidable instrument de propagande religieuse.

Enfin, troisième remarque, qui découle d'ailleurs de la précédente, la littérature québécoise pour la jeunesse des années 1940 et 1950, encore mal connue, est le plus souvent présentée comme monolithique, c'est-à-dire entièrement conservatrice jusqu'aux années 1960. Or, bien que l'idéologie conservatrice ait été effectivement prépondérante jusqu'à cette époque, quelques romanciers ont produit, parallèlement à la vogue de la biographie, des romans d'aventures dénués de prétentions didactiques et, ce faisant, ils ont commencé à substituer subrepticement le plaisir du texte à la vérité du texte.

Références

- BEAUBIEN, R.-M. (1953).
Le troubadour d'Assise. Montréal : Éditions franciscaines.
- BELLET, R. (1985).
L'aventure didactique dans le *Magasin d'éducation et de récréation* de Hetzel (1864-1869).
In R. Bellet (dir.), *L'aventure dans la littérature populaire au XIX^e siècle* (p. 89-103). Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- CADOUX, A., m.s.c. (1931).
Une toute petite sœur des anges, Marthe Sasseville, 1925-1930. Québec : Les missionnaires du Sacré-Cœur.
- CARPENTIER, A. (1993).
Notes en marge d'un historique du fantastique québécois du XIX^e siècle. *Voix et images*, 19(1), 104-120.
- CHÉLINI, J. (1989).
L'Église sous Pie XII (Volume 2 – *L'après-guerre, 1945-1958*). Paris : Fayard.
- ÉLIADE, M. (1963).
Aspects du mythe. Paris : Gallimard.
- GAGNON, C.-M. (1981a).
Littérature populaire religieuse : esquisse sociopsychanalytique d'un héros, Gérard Raymond. *Voix et images*, 6(3), 465-472.
- GAGNON, C.-M. (1981b).
Les manuscrits et imprimés religieux au Québec, 1867-1960. Bibliographie. Québec : Institut supérieur des sciences humaines, Université Laval.
- GAGNON, S. (1973).
Les représentations mythiques de la Nouvelle-France au XIX^e siècle. In F. Dumont, J.-P. Montminy et M. Stein (dir.), *Le merveilleux. Deuxième colloque sur les religions populaires, 1971* (p. 51-54). Québec : Les Presses de l'Université Laval.

- GAUME, MGR J.-J. (1851).
Le ver rongeur des sociétés modernes ou le paganisme dans l'éducation. Saint-Jovite : Éditions Magnificat, 1993 (1^{re} éd. 1851, Paris).
- GÉLINAS, J.-G. (1928).
En veillant avec les petits de chez nous. Montréal : Granger.
- HUGHSON, L. (1988).
From biography to history. The historical imagination and American fiction, 1880-1940. Charlottesville [VA] : University of Virginia Press.
- LAMONTAGNE, O., o.f.m. (1959).
Un voyant de Marie : la vie du bon père Frédéric Janssoone. Montréal : Fides.
- LAVERGNE, J. (1934).
La vie gracieuse de Catherine Tekakwitha. Montréal : Lévesque.
- LAVIOLETTE, G. (1943).
Robert Cavalier, sieur de La Salle (1643-1687), aventurier de génie. Québec : Les Éditions de l'A.B.
- LAVIOLETTE, G. (1945).
Louis Jolliet, découvreur du Mississippi (1645-1700). Québec : Les Éditions de l'A.B.
- LEPAGE, F. (1978).
 Les débuts de la presse enfantine au Québec : *L'Oiseau bleu* (1921-1940). *Documentation et bibliothèques*, 24(1), 25-31.
- LEPAGE, F. (1984).
 Maxine, lectrice de François-Xavier Garneau. *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 7, 37-47.
- LÉTOURNEAU, É. (1933).
Le petit Jacques. Montréal : Imprimerie dominicaine.
- MADÉLÉNAT, D. (1984).
La biographie. Paris : Presses universitaires de France.
- MOISAN, C. (1990).
L'histoire littéraire. Paris : Presses universitaires de France.
- NADEAU, E. (1936).
Thérèse Gélinas. Montréal : Beauchemin.
- PELLETIER, A. (1866).
La méthode chrétienne. [S.l., s.é.].
- POTVIN, C. (1981).
Le Canada français et sa littérature de jeunesse. Moncton : Éditions CRP.
- TAILLON, L.-J. (1938).
Jean Olscamp (1902-1921). Moncton : Imprimerie nationale.
- TESTORE, C. (1956).
L'astuce de Bahadu. Sherbrooke : L'Apostolat de la Presse.
- TREBITSCH, M. (1985).
 Post-scriptum au colloque : les folies de Byron. *In Problèmes et méthodes de la biographie*. Actes du colloque Sorbonne 3-4 mai 1985 (p. 199-213). Paris : Publications de la Sorbonne.

Abstract – Biographies for young people flourished as a genre in Quebec from 1940 to 1960. Following a chronology and typology of the genre, an examination of the authorial paratexts that accompany the biographies reveals biographers' hostility to the literary, which they replace with an axiological system centred on truth. Research into the origins of this ideology traces it back to Mgr Gaume and his most ardent Quebec disciple, Abbé Alexis Pelletier. In any case, from the fifties on, responding to the pressure of popular taste, biography yielded to ever greater influence from more modern genres such as the adventure novel and the comic strip.

Resumen – La biografía para la juventud fue un género floreciente de 1940 a 1960. Siguiendo una cronología y una tipología del género, el estudio de paratextos actuariales que les acompaña, permite descubrir la hostilidad de los clérigos biógrafos hacia la literatura que ellos reemplazan por un sistema axiológico centrado sobre la verdad. La investigación de los orígenes de esta ideología permite remontarse hasta Monseñor Gaume y a su más ferviente émulo quebequense el Abad Alexis Pelletier. Sin embargo, desde la década de 1950, bajo la presión del gusto popular, la biografía se acerca cada vez más a géneros más modernos como la novela de aventuras o la tira cómica.

Zusammenfassung – Innerhalb der Jugendliteratur stellte die Biographie in Quebec zwischen 1940 und 1960 eine populäre Gattung dar. Der vorliegende Artikel stellt zunächst eine Chronologie und eine Typologie dieser Literargattung auf. Dann werden die Paratexte der Biographen untersucht, wobei festgestellt wird, dass sie allem Literarischen feindlich gegenüberstanden und dieses durch ein wahrheitsorientiertes axiologisches System ersetzen. Die Suche nach den Quellen dieser Ideologie führt zu Jean-Joseph Gaume und seinem begeistertsten quebekischen Schüler, Abbé Alexis Pelletier. In den Fünfzigerjahren gibt jedoch die Biographie dem Volksgeschmack nach und lässt sich immer mehr von moderneren Literargattungen wie dem Abenteuerroman und den Comic-Streifen beeinflussen.